

# Note d'intention

## Numéro 2

La Peste des mots

Toujours pour les jeunes de ce monde dans le cœur et l'esprit

Auteur : Rochat de la Corne (DM)

Contact : [www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

---

Les êtres humains sont des numéros.  
Leur tombe est un numéro. Certains gardent ce numéro sur leur avant-bras. D'autres le conservent dans leur tête... je serai le numéro UN, ou DEUX ou TROIS.  
Les numéros sont l'étiquette de ceux qui sont étiquetés, comptés, trente moutons dans ce troupeau-ci, quarante dans ce troupeau-là. Chaque numéro va dans un tiroir précis, les pairs, les impairs, les centaines, les milliers, etc.  
Quand les mots ne révèlent plus les contenus... ils deviennent la peau dont ils ont pris l'apparence. Pauvres mots. Sans sens et sans appel.  
Plus les gens répondent à l'étiquette, moins ils vivent leur profondeur...

Ainsi les quatre numéros de « La Peste des mots » sont-ils étiquetés, homme, femme, chef, quidam ou poète. Informaticien, médecin ou « sine nomine ». Au choix.

### Un peu d'histoire...

Cette pièce a été rédigée à Aix-en-Provence par Rochat de la Corne à l'âge de vingt un ans, en 1967. Du moins le premier jet, sous le titre de « Mic Mac ». Dans la première version, seuls **les numéros** avaient droit de parole. Les personnages d'**Elle** et de

Auteur : Rochat de la Corne D.M.

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

**Lui**, première distinction humaine et sexuelle dans le magma des milliards d'êtres humains qui peuplent le monde, furent ajoutés quelques mois plus tard. La pièce prit alors le titre : « **La Peste des mots** ». **Il ou Elle sont Il et Elle, puisque je pense les deux personnages comme des parties de moi-même. Ce sont pourtant deux personnages distincts, à l'extérieur du moins. Qui peut confondre le Père et la Mère ? Suis-je cette enfant qui cherchait la chaleur humaine dans l'effleurement des boucles blondes de ses amies ?**

La pièce dut être terminée d'écriture en 1968. Elle fut conçue dans ce qui était -avant que l'Institut d'études politiques d'Aix n'en fasse de nouvelles salles de cours- un foyer d'étudiantes, côté de la Cathédrale Saint-Sauveur. Ce foyer, géré par des Sœurs d'un Ordre enseignant, comptait une chapelle sur la gauche de l'entrée, chapelle qui est aujourd'hui une assez grande salle de cours. Après avoir passé la porte et la loge de la Sœur de Garde (l'Epervier), un grand couloir menait aux salles récréatives donnant sur un superbe et minuscule jardin avec un palmier dattier. Le sol du long et large couloir était composé de dalles noires et blanches.

C'est dans ce lieu que prit forme la Cage-aux-numéros, dorée il est vrai, mais Cage tout de même. Non que nous fussions tenues par des geôlières, -tout à fait loin de là- mais la Cage exprimait une connotation psychique et elle eut pu voir le jour dans n'importe quel lieu protégé du monde, ayant la tranquillité suffisante pour être et écrire. D'ailleurs, ce foyer fut un lieu de paix et je m'y sentis affectivement parlant, fort bien.

« **La Peste des mots** » fut écrite en un temps d'insurrection spontanée, prémises des mouvements qui suivirent, féminisme combatif, mouvement hippie, etc... Les femmes dactylographiaient parfois et encore les convocations décidées par les hommes... Il ou Elle avaient donc encore une signification hiérarchique. Pourtant dans « La Peste des mots »,

Ce mouvement insurrectionnel que je ressentais à l'université prépara sans conteste toutes les victoires qui suivirent... l'égalité en droit des hommes et des femmes, le guide du Routard pourquoi pas, Living Theater, Peace and Love, l'Ile de Whight, Woodstock, les Beatles et j'en passe.

Cette période fut incontestablement une sorte de césure entre un monde politique et économique masculin, fait de religiosité de confort, de façons de penser juste et bien à la suite d'une guerre effroyable qui fit chavirer les mentalités malgré un boum économique sans précédent.

En résumé, nous jouissions de confort matériel, la guerre était finie -encore que quelques résistants assimilés aux pères voire aux grands-pères de la Patrie en parlasse devant une gentiane ou un cognac, apparemment sans fin-. Nous étions les jeunes qui, fleur au coin des lèvres, monumental culot associé à une timidité exemplaire, voulions refaire le monde. « L'imagination au pouvoir » n'était pas un vain mot.

Je ne me suis jamais remise de cette période. Je suis restée, mentalement du moins, hors normes, marginale, à côté du social, ne voulant pas jouer les grands rôles dans une société qui me paraissait sans fondements, question justice et liberté. La seule chose qui m'a tenue debout, c'est l'écriture. Je ne m'imaginai pas devenir un « grand écrivain », non, j'écrivais comme d'autres dessinent par besoin. Tout ce que je ressentais profondément, je devais l'écrire non pour le conserver mais pour tenter de le comprendre. Je ne pouvais le comprendre que par voie symbolique. Les mythes antiques me parlaient dans un langage d'aujourd'hui. Le héros ou anti-héros avait une date de naissance au XXe siècle.

Je me souviens d'une couverture de Charlie-Hebdo début des années septante. Un type, cheveux légèrement crépés, costard impeccable tient par la main un môme qui hurle : « Mon papa, il était dans la rue en Mai 68 » et le père, sans sourire de dire :

**Auteur : Rochat de la Corne D.M.**

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

« P'tit con ! » C'est ainsi que vieillirent beaucoup de dits « soixante huitards », avec des places de VIP dans des Festivals branchés.

Pour moi, ce ne fut pas le cas.

Je suis restée quelque part là en chemin, dans les forêts profondes de la montagne, à écrire une vie de recherche d'identité. Homme, femme... que veulent dire ces mots, sinon des vérités stéréotypées. Qui suis-je ? Qui es-tu ? Quels sont les ponts qui nous relient ? Je me souviens d'un rêve curieux que je fis une nuit. Je me trouvais devant un pont en vert-de-gris, tenue militaire et kaki. Une sentinelle de garde me dit : « Ne passe pas par ce pont car si tu mets le pied dessus, il va sauter. » Je la regardai, perplexe cette sentinelle, puis je lui passai devant et traversai le pont comme les acrobates en marchant sur mes mains et les pieds en l'air... Ne pas mettre un pied dessus ne veut pas dire qu'on ne peut y mettre la main.

Ainsi tous les textes que j'écrivis dans les années soixante possèdent-ils l'imprimatur d'une autorité absente, mais autorité tout de même et dans un autre sens puisque aujourd'hui encore je me réfère à cette période pour tout fondement analytique, relatif à l'après deuxième guerre mondiale. C'est à cette période que naquirent en 1969 le Minimal art, arte povera, l'art conceptuel qui marquèrent mon écriture plus que tout œuvre littéraire de l'époque à quelques exceptions près, Cocteau, Vian, Schwartz, Becket, Ionesco, pour ne citer qu'eux. L'écriture a eu plus de réceptivité à l'œuvre plastique que littéraire. Aujourd'hui encore je me sens plus proche des milieux plasticiens que littéraires.

La note d'intention de l'époque était simple. Traquer dans le mot, le verbe, la phrase, le langage les préjugés, la peste qui nous tenaille et qui fait les guerres. Le sang coule, les êtres humains s'étripent pour le lieudit : « Chez moi... »... le sang coule encore parce la femme veut dire ceci ou cela. Que cet homme barbu et musclé est l'homme idéal !

Tant de bonnes pensées, de prévenantes intentions, de « on-dit parce qu'on y croit » provoquent de malheurs

**Auteur : Rochat de la Corne D.M.**

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

et de guerres. Dans notre société humaine, généralement fondée sur le dualisme, tout repose sur la paradoxale juxtaposition du bien et du mal. Les séparer et les opposer revient à entamer un discours de guerre. C'est cela ma note d'intention.

Je crois au poète. Je crois en ceux qui cherchent l'harmonie des sons et des mots avec des correspondances intérieures, des racines solides accrochées au vécu, avec tout ce que cela signifie d'ancrage dans le bien et dans le mal. Avec le barbare qui vit au plus profond de notre être. Je ne crois pas au Las Vegas de la politique où tout se joue sur des tables où les roulettes tournent entre le noir et le blanc avec pour destinée soit le blanc révééré, soit le noir conspué et les conflits que cette attitude suggère.

Je ne crois pas en ce Las Vegas qui inspire pourtant tout ce que j'écris. La mort préside à une destinée que je voudrais sans tache. Mais que peut-on vouloir pauvres humains, sinon vouloir un peu plus d'humanité dans ce monde.

Je crois au poète de « **La Peste des mots** », je crois en la jeunesse dont le cœur explose d'idéalisme et de volonté de tout changer. Je ne crois pas aux vieux racornis qui croient tout savoir et qui congèlent toute avancée vers une société plus juste. Bien sûr il existe des jeunes bêtes et méchants et des vieux dynamiques. Bien sûr... Pourtant ce que j'aime voir dans la jeunesse, c'est une sûreté d'elle-même fondée sur une immense fragilité.

Cette fragilité, le poète la vit. Il parle entre vie et mort, veille et sommeil, conscience et inconscience. Il ne dit pas tout juste, il dit simplement ce qu'il est. Comme Orphée au bord du néant du royaume d'Hadès. Quand il plonge, avant de remonter, dans ce qu'il croit être le néant de la mort. Il remontera à la terre meuble des saisons de la vie, il remontera entier. Avec son double féminin. Il sera enfin homme et femme devenu. Se retournant, il extériorise, voit et sépare sa féminité de sa masculinité. Elle sera absorbée par le Royaume d'Hadès. Ainsi le poète a-t-il un langage exempt de

**Auteur : Rochat de la Corne D.M.**

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

la peste qui ravage la Cage. Jusqu'au moment où Elle et Lui entrent dans la danse. A ce moment-là pour que vive en lui la jeunesse de la vie, il décidera de se commettre, de faire lien avec les pestiférés, de faire du monde le lieu de la vie transfigurée. Car le poète, même si son langage est pestiféré deviendra le lieu de la transfiguration.

Je pense tenter de recopier « Mic Mac » pour aider à la compréhension de cette pièce-ci. Deux autres pièces ont été écrites sur le même thème. Elles vont émerger sur ce site prochainement, car contrairement à la Peste, achevée et recopiée telle qu'elle fut conçue, elles ne sont encore qu'ébauche bien précise sur une nappe de bistrot et représentent environ 200 pages de lecture. La première est plus axée sur le monde de l'ombre et de la lumière, éternelle, semble-t-il, dualité, et la seconde met en scène un anti-héros messianique. Ces trois pièces cependant, par l'unité de leur temps d'inspiration, ont pour thème une forme de résurrection, de transmutation sans pour cela adhérer à un message christique. Ne faut-il pas mourir un peu pour renaître à la vie ? Pour renaître à quelle vie et sous quelle forme ? Minorités de tous pays unissez-vous afin que la masse des répétiteurs de poncifs ressente les brèches qui lézardent leurs discours. Minorités de tous pays unissez-vous afin que la multiplicité des vies retrouvées s'exprime au grand jour. « Je suis autre et la même » et je suis fière de l'être. (Rochat de la Corne-22.07.09)